

# L'ŒUVRE

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 02-71. BERG. 40-81  
Après minuit : GUT. 59-59

Directeur :

**GUSTAVE TÉRY**

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 MOIS
18 fr.	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

## L'Agence Wolff prétend citer

### Comme toujours, l'Agence Wolff ment.

Réalités géographiques

## La situation de la Roumanie

— Je te vois venir, m'a dit mon ami M..., j'ai lu tes articles. Tu es de ceux auxquels la guerre a fait découvrir la géographie. Je crois savoir qui t'a documenté sur l'Albanie, qui t'a parlé de l'Arménie et du Bagdad. Tu flaires l'entrée en scène de la Roumanie et tu veux avoir ton article tout prêt... Eh bien ! soit, parlons des Roumains. Leur cas n'est pas sans analogie avec celui des Italiens ; mais il y a bien des différences.

« Comme eux, ils étaient liés à l'Allemagne, et ils avaient intérêt à marcher contre elle. Mais le parti germanophile était encore plus puissant à Bucarest qu'à Rome et la situation de la Roumanie était singulièrement plus difficile que celle de nos voisins. Voilà ce qu'on n'a pas suffisamment compris chez nous. Ce n'est pas en traitant de lâche un ami qu'on le fait marcher. Notre habileté et vigilante censure a laissé passer dans nos journaux les plus sérieux des paroles imprudentes. Si nous voulons, au jour prochain qui verra l'entrée de la Roumanie dans la lutte, avoir dès le début une collaboration sans arrière-pensée, une entente complète, comme celle qui est en train de se réaliser — aujourd'hui seulement — avec l'Italie, il faut dissiper les malentendus. C'est à la presse d'éclairer le public.

« Regarde la carte et dis-moi s'il y a un seul de nos alliés possibles dont la position géographique soit aussi délicate que celle de la Roumanie. Pas de contact avec nous, comme l'Italie. Aucun jour sur la Méditerranée. D'un côté l'Autriche-Hongrie, de l'autre la Bulgarie ; voilà ses voisins.

— Et la Russie ?...  
— Justement, la Russie est celui des alliés dont le voisinage pouvait être le moins utile et le moins agréable à la Roumanie. Si nous avons mis quelque temps à nous entendre pleinement avec les Italiens, comment s'étonner que l'accord ait été difficile entre Roumains et Russes ?

— Oui, je sais, il y a la question de la Bessarabie et des Détroits.  
— Il y a ces questions et d'autres encore. Ici, il s'agit moins de géographie que d'histoire. Nous sommes les amis des Anglais, mais la guerre de Cent Ans est loin. Il faut se représenter quels souvenirs éveille chez les Roumains leur grand et puissant voisin. Protecteur, libérateur, soit, mais dans la main était singulièrement rude. En fait, les guerres continuelles entre la Russie et la Turquie se sont traduites, pendant des siècles, par un flux et reflux des armées à travers les malheureuses provinces danubiennes, tour à tour mises en coupe réglée par les deux adversaires. Le dernier passage des Russes date de 1876. Il s'est fait sans désordres. La Roumanie, devenue un royaume vassal de la Porte, avait une armée qui a sauvé les Russes à Plevna. Tu sais le reste. Dans un des nombreux traités où elle restituait à la Turquie les provinces conquises, la Russie avait gardé une partie de la Moldavie : la Bessarabie. On en escomptait, à Bucarest, la restitution comme prix du concours apporté. Il faut se contenter de la Dobroudja, steppe à moitié déserte, cadeau qui devait broûiller à jamais la Roumanie avec la Bulgarie. Quelle arme pour les Germanophiles de Bucarest que ces souvenirs !

Le titre même du journal de Carp l'indique assez : *Moldova...* c'est le drapeau de l'ancienne Moldavie.

— La question des Détroits est-elle aussi importante qu'on l'a dit ?  
— Prends le *Moniteur officiel* du Commerce, qui m'arrive chaque mois de Bucarest, et regarde la carte qui est invariablement reproduite à la dernière page. Voilà les lignes de navigation roumaines : services réguliers jusqu'à Rotterdam d'un côté, jusqu'à Alexandrie de l'autre, avec escales dans toute la Méditerranée. Le commerce roumain avec la Syrie est à peu près aussi important que le commerce russe. Mais c'est avec l'Angleterre surtout que la Roumanie est en relations. Londres achète les trois quarts du blé entreposé à Galatz, et l'exportation des céréales est toute la vie de la Roumanie. Fermer les Dardanelles, c'est étouffer ce pays. La promesse de Constantinople à la Russie a certainement inquiété les Roumains et a été exploitée à Bucarest par le parti germanophile.

— Est-ce qu'une entente ne serait pas possible sur ce point ? La Russie ne pourrait-elle donner des garanties ?

— Je le crois et j'espère que la question



— Tu auras beau dire, on conçoit difficilement que les Roumains n'aient pas été tentés plus tôt par les gains énormes que leur promettait la défaite de l'Autriche-Hongrie. Est-ce que nous ne leur avons pas tout cédé de ce côté ?

— C'est bien simple. Les cartes allemandes elles-mêmes nous montrent, du Banat à la Bukovine, en passant par la Transylvanie, un groupe de Roumains dont l'annexion augmenterait des deux tiers la surface du royaume actuel de Roumanie et porterait sa population à 11 millions. Il n'y a pas de pays neutre qui ait autant d'intérêt que la Roumanie à la défaite des empires centraux. Mais il n'y en a pas qui soit davantage exposé à leurs coups. Encore une fois, regarde la carte : la Hongrie d'un côté, la Bulgarie de l'autre. Le troisième voisin, allié dont on se défie, dont on pouvait même douter s'il serait en état de donner une aide efficace au cas d'une ruée germanique comme celles qui ont conquis la Pologne et écrasé la Serbie...

— Est-ce que la Roumanie ne représente pas une force capable de faire pencher la balance ?

— Je ne sais si elle l'aurait pu faire plus tôt. Je pense que c'est possible maintenant. Mais c'est là une autre question. Nous en reparlerons, cartes en main.

— Ne crois-tu pas qu'il serait utile de signaler, dès à présent, au public, ce que tu viens de me dire ?

— Demande-le à Téry et à son ami Gautier.

François Lebon

### Les Communiqués

15 heures

A l'ouest de la MEUSE, l'ennemi a dirigé un bombardement assez violent sur la région au sud de MALANCOURT. A l'est, après une préparation d'artillerie, les Allemands ont lancé sur nos positions de la côte du POIVRE une petite attaque qui a complètement échoué.

Bombardement intermittent de la région de VAUX.

En WOËVRE, nuit calme, sauf une canonnade assez vive aux EPARGES.

Aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front.

23 heures

En ARGONNE, notre artillerie a bouleversé les tranchées allemandes au nord-est du FOUR-DE-PARIS. A la HAUTE-CHAUCHÉE, un tir de destruction sur des ouvrages ennemis a été suivi d'un dégagement considérable de vapeurs sulfureuses provenant de réservoirs détruits par nos obus. Nous avons énergiquement canonné le secteur AVOCOURT-MALANCOURT et dispersé des rassemblements ennemis signalés au nord du BOIS DE MONTFAUCON.

A l'ouest de la MEUSE, les Allemands ont fait, au cours de la journée, après un intense bombardement d'obus de gros calibre, une tentative d'élargissement de leur front d'attaque. Une nouvelle division ennemie, récemment transportée d'un point éloigné du front, a dirigé une très violente attaque, accompagnée de jets de liquides enflammés, sur nos positions entre AVOCOURT et MALANCOURT. Nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses et d'infanterie ont fait subir à l'ennemi de fortes pertes et brisé l'effort des assaillants qui n'ont pu progresser légèrement que sur un point du front attaqué dans la partie est du BOIS DE MALANCOURT. Bombardement violent de la côte 304 et de la région des BOIS-BOURRUS.

A l'est de la MEUSE et en WOËVRE, l'activité de l'artillerie a été intermittente.

### Le prince Christophe à Paris

Le plus jeune frère du roi Constantin de Grèce, le prince Christophe, est attendu à Paris aujourd'hui ou demain. Il a quitté l'Italie hier.

## Quelle paix ?

Est-il permis d'imprimer dans un journal français la devise de Genève : *Post tenebras lux* ?

Est-il encore permis d'y soutenir, avec M. Joseph Prudhomme, cette thèse hardie qu'après la nuit vient le jour et qu'après la guerre vient la paix ?

Oui, dans un pays qui reste le cerveau du monde, nous en sommes réduits à nous poser très sérieusement de pareilles questions.

Hier, en effet, j'ai cru pouvoir attirer l'attention des lecteurs de *L'Œuvre* sur une phrase grave et réconfortante, que M. Ribot a prononcée vendredi à la Chambre, et je faisais injure à notre vénérable ministre des finances, si je pouvais supposer un seul instant qu'un tel propos ne fut pas mûrement délibéré. Nous avons donc imprimé ceci dans le coin de *L'Œuvre*, sur lequel se porte chaque matin le premier regard de ceux qui nous lisent :

*M. Ribot croit « apercevoir le terme de cette horrible guerre ».*

Autrement dit, il voit...  
Mais la censure ne nous a pas laissé finir la phrase, et nos lecteurs se sont demandés sans doute ce que M. Ribot pouvait bien voir de si inconvenant ou de si affreux, qu'Anastasia — avec le geste de la *Vergognosa* — leur interdisait de le regarder.

J'en appelle d'Anastasia à M. Gautier, et, pour dissiper tout soupçon et toute inquiétude, j'ose espérer qu'il voudra bien m'autoriser ce matin à compléter notre innocent propos. Le voici :

*M. Ribot croit « apercevoir le terme de cette horrible guerre ».* Autrement dit, il voit venir la paix. Quelle paix ?

— Quoi ! s'écrieront tous nos lecteurs, c'est là tout ?  
C'est tout. Nous n'avions pas imprimé une ligne, un mot, une lettre de plus.

Si l'on ne nous permet pas de poser la question, il est trop évident qu'à raison plus forte on ne nous permettra pas davantage d'y répondre. Mais, par bonheur, il se trouve que, dans le *Rappel* d'avant-hier, notre confrère Albert Milhaud a excellemment prévu tout ce que je voulais dire. Et, si ombrageuse qu'elle soit, Anastasia ne m'empêchera pas de le citer :

M. Ribot, ministre des finances, dans la péroraison du discours qu'il a prononcé vendredi à la Chambre, a cru pouvoir envisager l'éventualité de la paix.

« Il est permis sans forfanterie, sans illusions et sans vain optimisme, d'apercevoir le terme de cette horrible guerre. » Telles sont les paroles du ministre.

Pour la première fois, dans le gouvernement français, l'hypothèse de la paix est formulée. Pour la première fois, elle est portée à la tribune du Parlement. Le retentissement de cette déclaration sera profond dans l'opinion française et étrangère.

De toute évidence, c'est la bonne paix, la paix des Alliés, la paix française qui apparaît aux yeux du ministre. Nulle manifestation plus claire de la certitude de vaincre, à Verdun, chez nos gouvernants.

Le public verra s'accroître son immuable confiance et, désormais, il se demandera quelles sont les conditions que les Alliés imposeront à l'Allemagne et à ses complices.

Quelles frontières nouvelles en Europe ? Quels remaniements en Asie et en Afrique ? Quelles conditions économiques ? Quelles nouvelles conceptions douanières ?

Oui, voilà ce que nous entendions demander.

Depuis le 1<sup>er</sup> octobre 1908 jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1914, j'ai publié toutes les semaines une brochure pour poser et reposter sous mille formes cette question obsédante :

*Si la guerre éclate, sommes-nous prêts ?*

*L'Œuvre* ne saurait aujourd'hui celer son intention de poser maintenant la question symétrique, et nous sommes très sûrs de remplir encore un devoir patriotique en préparant notre pays à y répondre, avec franchise, résolution et précision.

« Il ne faut pas que la paix nous surprenne », dit encore Milhaud. Y a-t-il dans cette préoccupation rien qui puisse offusquer ou même étonner Anastasia ?

Gustave Téry

## NOUS DEMANDONS qu'on nous parle en français

L'agence Havas est un organe dont nos dirigeants se servent parfois, pour causer avec nous, sans en avoir l'air.

J'ignore si les récits qui nous ont été communiqués les 15 et 16 mars par l'agence en question ont ce caractère officieux. S'il en est ainsi, j'avoue être profondément vexé de la désinvolture avec laquelle leur rédacteur traite notre belle langue.



Dans l'une des communications en question intitulée *les prouesses de nos mitrailleurs*, je lis ceci :

*Dans la matinée du 9 mars, sur l'annonce que Vaux était tombé aux mains des Allemands la 13<sup>e</sup> compagnie se dirige dans le village, ayant officiers en tête, l'arme au bras, sans se faire précéder de patrouilles.*

*On les laisse approcher...*

Qui les ? la compagnie ?

Mais soudain, en dévalant la grande rue, deux mitrailleuses françaises se dévoilent.

Qui donc dévale ? la compagnie, ou les mitrailleuses ?

Savourez aussi ces hyperboles :

*Le tempérament français est le tempérament mitrailleur par excellence.*

*On vibre dans la mitraille.*

On vibrerait à moins.

*C'est une arme qui crée l'enthousiasme chez les servants avant qu'elle sème l'épouvante chez l'adversaire.*

Dans le filet qui a pour titre : « Dans le secteur Vaux-lès-Damloup », je pêche cette perle :

« Nos troupes infligent à l'ennemi des pertes qui, d'après les renseignements de source sûre émanant d'une ville du Rhin, font dire, etc... »

C'est bien la première fois que j'entends considérer comme sûre une nouvelle venant d'Allemagne !

Et plus loin :

*Il semble bien qu'il ne soit resté vivant que des misérables prisonniers que l'on a interrogés encore tout tremblants de la peur qu'ils ont éprouvée.*

Je m'arrête et, me tournant maintenant vers Dame Censure, je lui demande si elle ignore que cette prose officielle est destinée à faire le tour du monde. Si elle le sait, pourquoi permet-elle à ces rédacteurs d'occasion de terminer le renom de clarté, de simplicité, d'élégance de la langue française par un pareil charabia ?

A cela elle me répondra : « Ce n'est point à vous que ces discours s'adressent, mais au *vulgum pecus* — comme disent les Barbares — dont il faut frapper l'imagination et auquel il convient de parler sa langue. »

Eh bien, détrompez-vous ! *Vulgum pecus* n'est pas aussi bête que vous le croyez. Si, obligé de travailler dès l'enfance, il n'a pas fréquenté l'école aussi longtemps que vous, s'il n'a pas appris à s'exprimer avec une correction absolue, il sait très bien faire la différence entre ce qui est bien dit et ce qui est mal dit. Sans cela, vous ne le verriez pas se presser dans tous vos théâtres, et au Français encore plus qu'ailleurs.

Ce bon peuple, que vous ne daignez pas élever jusqu'à vous, vous fait grâce de vos efforts pour descendre jusqu'à lui.

Croyez-moi, Dame Censure, pour une fois, faites œuvre utile. Coupez sans pitié toutes ces phrases où l'exagération de l'image n'a d'égalé que la trivialité de l'expression.

Et vous, monsieur Leureau, qui, en écrivant ces récits, croyez faire de l'histoire, cessez d'aborder le genre épique ; vous n'êtes point de taille. Contentez-vous d'apprendre la syntaxe.

L'épopée n'a pas besoin de votre plume d'embusqué pour que nos cœurs puissent la comprendre.

Général Verraux

L'agence Wolff, nous dit-on, a envoyé dans les pays neutres l'information suivante :

« Dans le journal *L'Œuvre*, le général Verraux attaque le haut commandement fran-

çais qui a retardé les contre-offensives sur les autres fronts.

« Le général déclare que c'est un crime de faire égorger les soldats français dans les contre-offensives de Verdun. »

Aux Boches je ne dois aucune explication ; mais aux neutres je dois la preuve de l'effronterie avec laquelle ces gens-là mentent.

Au sujet des contre-offensives sur les autres fronts, j'ai dit, au contraire, que le moment n'était pas venu de les faire, et mon article du 5 mars, consacré à ce sujet, se terminait ainsi :

— Mais alors, vous êtes désespérant, me dit mon interlocuteur. Cela ne finira pas, nous ne repousserons jamais l'envahisseur !

— Pardon, nous le repousserons, le moment venu. Ce moment dépendra des hommes et des circonstances. Il viendra peut-être dans plusieurs mois, peut-être demain. Mais, avant de songer à détruire l'édifice adverse, il faut d'abord consolider le sien. Or, à Verdun, une petite fissure s'est produite. Consolidons-la. On verra après.

Quant au reproche que j'aurais adressé de faire égorger les soldats français dans des contre-offensives sanglantes, j'ai dit, encore au contraire (article du 15 mars), que si nous ne produisions pas une concentration de feu d'artillerie susceptible d'annihiler celle de l'ennemi, il était inutile de faire massacrer des hommes dans des contre-attaques vouées d'avance à l'insuccès, et qu'il fallait laisser cela aux Boches.

Et non seulement je n'ai adressé aucun reproche au commandement français, mais je l'ai félicité de ne pas le faire, en disant textuellement ceci :

Nos troupes ardentes ne demandent, j'en suis certain, qu'à marcher pour reprendre le terrain que l'ennemi leur a enlevé, et même plus, avant qu'il soit devenu imprenable.

Une main prudente les retient. J'ai trop blâmé certaines attaques impétives et stériles pour ne pas m'incliner devant ce geste.

Vraiment, les rédacteurs des agences boches traduisent bien mal le français.

## Voltaire parle...

Après des Boches, quand il s'agit de travailler l'opinion étrangère, nous ne sommes que des enfants. Il faut que notre cause se défende toute seule, et que celle des Allemands soit bien exécutable, pour qu'ils n'aient pas encore réussi à retourner le monde contre nous. Voici leur dernière invention : Ils utilisent le spiritisme. Ils mobilisent les médiums !

Une médium américaine, Mrs Herbine, fait courir en ce moment toute la société londonienne, grâce à une réclamation supérieure organisée. Elle arrive de New-York. Là-bas, en remontant aux origines de sa vogue, on trouve un voyage du prince Henri de Prusse qui, lors de sa visite solennelle aux Etats-Unis, lui demanda une consultation retentissante.

En 1913, on la retrouve aux Indes, ardent foyer de crédulité aux sciences occultes. Elle y prédisait aux Hindous que la guerre éclaterait bientôt et que *Britain will be defeated*. Ce qui n'avait probablement pas pour effet de réchauffer leur loyalisme.

A Londres, aujourd'hui, de grands personnages politiques se sont laissés conduire chez cette somnambule de haut vol. Car l'esprit qui parle par sa bouche, pendant son sommeil médianique, n'est pas le premier venu, fichtre ! C'est Voltaire.

Quoi de moins il a été Voltaire, dans la série de ses incarnations à travers les siècles. En dernier lieu, il animait un médecin américain du nom de Coulter (?).

Les idées de feu Coulter — qui m'a tout l'air d'être une lourde ironie allemande, américanisant ici la fameuse *Kultur* — ne feraient courir personne. Voltaire, c'est autre chose ! Le choix de ce Français pour dire aux Alliés des vérités désagréables, et pour rendre justice aux mérites de la Prusse, sent son origine boche d'une lieue.

On lui demanda si Verdun sera pris. Il déclare qu'il ne peut rien dire là-dessus, mais « *France will lose a great deal before the war is over* ». La France subira une grande perte avant la fin de la guerre.

— Quel sera l'avenir de l'Angleterre ?

— Ceux que vous appelez aujourd'hui vos alliés combattront contre vous dans dix ans.

— Et la Serbie ?

— On ne touchera plus au nouvel équilibre balkanique, tel que l'Allemagne l'a établi.

— Et la paix ?

— Elle se conclura, non sur les champs de bataille, mais entre diplomates, à des conditions honorables, dont l'une sera la liberté des mers.

Voltaire, c'est bizarre, depuis qu'il a passé par le corps du docteur Coulter (?), n'a plus aucune verve. En re-

vanche, il parle tout à fait comme M. de Belthmann-Hollweg.

Avant d'écrire, songeons que les spirites forment une religion nombreuse, comptant des adeptes aussi distingués qu'un physicien comme sir William Crookes. Si j'étais notre quai d'Orsay, au lieu de mépriser ce Voltaire-là, je me hâterais de trouver un médium, espagnole ou hollandaise, qui ait avalé, comme par hasard, l'esprit de Goethe. Et je m'enverrais donner des séances de spiritisme au château de Potsdam.

Mais voilà, ce ne serait que du réchauffé. Les autres y ont pensé avant nous. Ils nous dament le pion, que je vous dis !

Maurice de Waleffe

## L'arrivée du général Cadorna

Le général Cadorna, commandant en chef des armées italiennes, est arrivé hier matin à Paris, par le train de 8 h. 30, accompagné de ses officiers d'ordonnance, le colonel Bensivengo et le capitaine Giriodi.

Le général Roques, ministre de la guerre ; le général Joffre, généralissime des armées françaises ; MM. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat à l'artillerie ; Tittoni, ambassadeur d'Italie, et le prince Ruspoli, s'étaient rendus à la gare de Lyon pour le recevoir. Etaient également présents : les généraux Bailoud, Graziani ; le colonel Breganze, chef de la mission militaire italienne ; le commandant Leone, attaché naval à l'ambassade d'Italie ; M. Laurent, préfet de police, et M. Gustave Rivet, sénateur, président de la Ligue franco-italienne, entouré des membres de la Ligue.

Une délégation de Triestins et de Trentins, résidant à Paris, était venue, drapeau italien déployé, saluer le généralissime italien.

Lorsque le train est arrivé, la foule, massée dans le hall et à l'extérieur de la gare, a poussé des acclamations frénétiques. L'ovation a repris avec plus d'énergie encore lorsque le général Cadorna, accompagné du général Joffre, a quitté la gare pour se rendre à l'hôtel Meurice où des appartements lui avaient été réservés.

Après un court repos, le commandant des armées italiennes est allé à l'ambassade d'Italie où il s'est entretenu avec M. Tittoni, puis au ministère des affaires étrangères où M. Briand donnait un déjeuner en son honneur.

Assistaient à ce déjeuner : l'ambassadeur d'Italie ; le général Roques, ministre de la guerre ; M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat ; le général Joffre ; M. Albert Thomas ; le général Pellé ; le général Graziani ; le prince Ruspoli, conseiller à l'ambassade d'Italie ; le colonel Breganze, attaché militaire.

Un grand dîner sera donné ce soir, à l'ambassade d'Italie, en l'honneur du général Cadorna, qui se rendra à la fin de la semaine à Londres et reviendra à Paris pour assister à la conférence des Alliés.

La plus vieille histoire du monde

## Cassandra

L'antique roi Priam régnait alors sur Troie. Il avait comme ministres un remarquable choix de vieillards vénérables, qui s'appelaient Thimotès, Lampos, Klytios, Antéonor, Hikétaon et Ukalégon. Ces vieillards passaient pour de profonds politiques ; et avec juste raison, car, depuis leur plus lointaine enfance, ils avaient appris à discerner le côté heurté des tartines.

Tout allait bien dans Iliou. Seulement, le roi Priam avait une fille qui s'appelait Cassandra et qui était insupportable.

Cassandra parlait ainsi :  
« Voici que les Achéens s'assemblent à Aulis, et que bientôt leurs nefes rapides vont fendre les flots azurés... Sommes-nous prêts !... Si nous ne sommes pas prêts, malheur sur nous, malheur sur Iliou ! »

« Quelques personnes disaient que Cassandra avait reçu d'Apollon le don de prophétie... D'autres pensaient qu'elle avait tout simplement une clairvoyance supérieure à celle des Troyens. Le roi Priam, lui, affirmait que sa fille était folle.

Et les ministres songeaient aux moyens de faire taire Cassandra.

Or, les Grecs, lancés à la poursuite du ravisseur d'Hélène (Nach Paris ! Nach Paris !) arrivèrent sous les murs de Troie.

Là, Hector, à la tête d'une troupe de braves Troyens, sut les arrêter. On décida que ce succès était dû à l'intervention surnaturelle de Pallas Athéné.

Et le roi Priam, devant la gravité des circonstances, décida de former un nouveau ministère.

Les nouveaux ministres s'appelaient ainsi : Thimotès, Lampos, Klytios, Antéonor, Hikétaon et Ukalégon. C'étaient de sages vieillards dont les Troyens, par la force de l'habitude, ne pouvaient pas se passer.

Or, Cassandra disait :

« Hélas ! voici que mon frère Hector s'avance pour combattre Achille, roi des Myrmidons... Et la douce lumière va lui être bientôt ravie. Non pas qu'Hector manque de force ou de courage. Mais ses armes sont fragiles et mal trempées, tandis qu'Achille possède un bouclier et un glaive forgés par Vulcain lui-même. Qui donc donnera des armes à Hector ? »

Cependant, les ministres assemblés avisaient aux affaires publiques.

— Cette fille est assommante, disait Thi-

motès. Elle sème la panique... Si nous lui mettions un bâillon ?

— Si nous nous occupions plutôt des Achéens qui sont à Ténédos ? fit remarquer un ministre dont le nom ne mérite pas d'être rapporté.

— Oh ! nous les aurons !

— Nous les aurons ! répéta le chœur des vieillards.

Hector périt. Et périrent aussi seize autres enfants de Priam et d'Hécube.

Malheureusement, Cassandra resta.

On avait formé un nouveau ministère, ainsi composé : Thimotès, Lampos, Klytios, Antéonor, Hikétaon et Ukalégon.

Vous me ferez remarquer que vous connaissez ces noms. Je ne vous ai pas dit que c'étaient de nouveaux ministres. Mais c'était tout de même un nouveau ministère. Car les ministres avaient changé entre eux de sièges. Et tout était mieux ainsi.

Tout aurait même été très bien, si Cassandra n'avait pas continué à commenter les communiqués de l'agence Calchas.

— Prenez garde, ô Troyens ! clamait-elle. Prenez garde à ce cheval de bois que l'ingénieur Epeus construit sur le rivage... Il ne suffit pas de rire, de hausser les épaules, de faire des chansons sur l'infortune de Ménélas, de caricaturer Agamemnon sur les murs du palais et de tourner en dérision la colossale machine de bois qui se dresse sous nos murs... Il est beau d'être braves, Troyens. Mais il est bien d'être vigilants.

— Tout ce qui est arrivé, c'est par ta faute, déclara Clytemnestre.

Et elle mit à mort Cassandra.

On bâillonna Cassandra... Il n'était que temps.

D'ailleurs, quelques années plus tard, la fille de Priam se rencontra avec Clytemnestre qui appartenait à la famille des Atrides et qui, par conséquent, n'était pas une dame très comode.

— Tout ce qui est arrivé, c'est par ta faute, déclara Clytemnestre.

Et elle mit à mort Cassandra.

G. de la Fouchardière

## LA GUERRE AÉRIENNE

Communiqué de l'Amirauté

Londres, 20 mars.

Ce matin, de bonne heure, une escadrille mixte d'environ cinquante avions et hydravions anglais, français et belges, accompagnés par quinze appareils de combat, sont partis pour effectuer un raid contre l'ennemi et ont attaqué la station d'aviation maritime allemande de ZEEBRUGGE, ainsi que l'aérodrome d'HOUTTAVE, près de ZEEBRUGGE.

Des dégâts considérables semblent avoir été infligés à l'ennemi. Chaque appareil transportait environ 100 kilos de bombes.

Tous les appareils sont revenus intacts. Un officier belge serait grièvement blessé.

Dans la nuit du 19 au 20 mars, nos avions de bombardement ont lancé vingt-cinq obus sur la gare de DUN-SUR-MONCEAU où d'importants mouvements de troupes avaient été signalés. Tous les projectiles ont exactement porté au but.

Dans la matinée du 20 mars, un de nos avions de chasse a abattu, dans la région de VERDUN, un appareil ennemi qui est tombé dans nos lignes.

## LES DONS MAGNIFIQUES

Deux Américains, M. et Mme Tuck, ont fondé à Rueil, et entretiennent à leurs frais, depuis plusieurs années déjà, une école ménagère et un hôpital de 50 lits, « l'Hôpital Stell », installé dans un superbe parc aménagé suivant les plus récentes conditions d'hygiène et de confort.

Depuis la guerre, cet hôpital et l'école ménagère reçoivent nos grands blessés.

Ses fondateurs viennent de faire donation au département de l'établissement hospitalier, sous réserve de lui laisser sa destination primitive et d'affecter la moitié des lits aux malades indigents de Rueil, l'autre moitié à ceux du département.

## Hors d'Œuvre

Comment va Lulu ?

Il faut quelquefois du courage pour s'amuser.

Je ne veux pas seulement parler de cette force d'âme assez commune qui consiste à supporter héroïquement le malheur des autres, à oublier intrépidement dans les restaurants chics les privations du soldat dans les tranchées et du prisonnier français dans les camps d'Allemagne, à rire bravement des troupailles d'un vaudevilliste ou les grimaces d'un pitre cependant qu'à Verdun les morts s'entassaient sur les morts.

Non ; je veux parler du courage personnel, physique et moral à la fois, que déploient chaque soir les héros du tango et les martyrs de la très-moutarde... Ceux qui, n'ayant pas voulu se faire naturaliser Argentins ou n'ayant pu émigrer dans les pampas, ont néanmoins décidé qu'ils danseraient jusqu'au bout à Paris.

Ah ! vous croyez que c'est comode, de danser le tango en temps de guerre... J'ai voulu savoir.

D'abord, il faut connaître le mot de passe.

Vous sonnez donc à la porte d'un rez-de-chaussée situé à Montmartre. Un monsieur au visage satanique vient vous ouvrir. Vous devez prononcer ces mots : « Comment va Lulu ? »

C'est le « Sésame » ; c'est l' « Ad augusta per angusta »... Cette phrase vous donne le droit de verser dix francs et, par un escalier gluant, de descendre à la cave. Car on danse le tango dans une cave ; une cave matelassée comme un cabanon, de telle façon qu'aucun bruit, aucune lueur ne s'échappe au dehors ; une cave empestée, méphitique, sinistre, où trois tziganes ont poussé comme des champignons vénénéux ; où un lugubre garçon de bar verse au tarif de un franc des boissons probablement empoisonnées.

Et là (vive le plaisir ! vive la folie !) vous pouvez, malgré les règlements de la police, tanguer, si vous êtes une dame, aux bras d'un monsieur qui vous escamotera probablement vos bijoux ; si vous êtes un monsieur, danser avec une dame qui vous « fera » votre portefeuille.

Quel Vautrin, contempteur de l'espèce humaine, a organisé ce divertissement ?

Peut-être tout simplement un psychologue avisé qui s'est rattaché l'endroit où, potache, il se réfugieait pour aller fumer une cigarette défendue.

ZETTE.

## Un Journal gai

C'est du Bulletin des Armées qu'il s'agit.

Dans un récent numéro, on trouve une chanson drôlatique et inédite de M. Théodore Botrel sur la Pipe des Poilus :

Avant de partir à la charge  
Nous la débouurons proprement ;  
Puis, tendrement, on la recharge  
De perlot trié savamment ;  
Et nous l'emportons dans nos poches,  
Pour la fumer sur nos lauriers  
Dans le nez dépité des Boches  
Que nous avons fait prisonniers.

Et puis, il y a, dans ce même numéro, sous le titre *Les Jeux de la Tranchée*, une charade qui amuserait même un bébé de cinq ans.

Mon premier n'est pas un entier ;  
Mon deux se trouve dans un piano.  
Mon tout est « Cartouche »... Vous n'auriez jamais deviné.

Enfin, on y trouve une précieuse recette donnée par le capitaine Le Baube pour se débarrasser des rats. Le capitaine Le Baube tient cette recette d'un chiffonnier qui a fait l'expérience suivante :

Notre brave biffin eut une idée : il prit au piège un gros rat vivant ; avec des pinceaux il lui arracha délicatement ses dangereuses incisives. Cela fait, au moyen

d'un fil de laiton, il attacha solidement au cou du rongeur un léger grelot de cuivre et le remit en liberté dans le chantier.

Et les autres rats, épouvantés, fuient ce phénomène qui sonne en trotant, ou trotte en sonnant, comme il vous plaira.

Voilà de la besogne pour les dentistes mobilisés au front. Quand on aura arraché les incisives de tous les rats des tranchées, ils ne mangeront plus le pain de nos poilus. Quand ils auront tous des sonnettes au cou, il y aura de quoi mettre en fuite tous les Boches.

Et quelle belle fourrure pour les marchands de sonnettes !

## Le dernier Poilu de France

Mme Séverine, depuis quelque temps, a entrepris une campagne contre le vocable « poilu », affreux mot qui, selon son expression, « est comme une tache sur un livre d'or... » un de ces mots qui « descendent de la Butte bras dessus, bras dessous avec les Quatz'Arts ; poussent du pavé gras des Halles ; émergent du crime entre deux coups de sifflet ou deux coups de couteau ».

Elle se réjouit aujourd'hui en pensant que l'affreux mot va disparaître. Car le port de la barbe aux armées vient d'être interdit par une récente circulaire.

« Le poil tombant sous le rasoir, écrit Mme Séverine, que restera-t-il du poilu ? »

En se plaçant au point de vue qu'envisage Mme Séverine, en admettant que toute la force de Samson résidait dans son système pileux, et en tenant pour exact que seule une belle barbe bien fournie fait le véritable poilu, nous arrivons à cette conclusion que M. Jules Gautier est de dernier poilu de France (voir les illustrations de l'Œuvre).

## Avis aux sous-marins boches

Nous avons affirmé, avant-hier, sur la foi d'une annonce du *Lloyd Royal Hollandais*, parue dans le *Temps*, que le torpillage du paquebot *Zealandia* était irrévocablement fixé au 29 mars, et celui de la *Gelria* au 12 avril.

Le *Temps* d'hier soir veut bien nous informer que le tour de la *Hollandia* viendra le 26 avril.

Nous ne manquerons pas de tenir nos lecteurs au courant de la suite du programme pour la « saison de printemps ». De sorte que si, par aventure, ils étaient obligés de se rendre en Hollande, ils éviteraient sans doute avec soin de choisir ces steamers obligamment recommandés à la sollicitude des sous-marins boches.

## L'or exposé

Chez un changeur du boulevard Saint-Germain, on peut voir, exposées à la vitrine, un certain nombre de pièces de 100 francs et de 40 francs françaises (en or, naturellement).

A la vitrine d'un banquier du boulevard de Latour-Maubourg, plusieurs sables sont pleines de ces pièces.

Cet étalage est-il d'un bon exemple pour les particuliers ? Et les banques en question ne s'abusent-elles pas sur l'effet produit sur le public par l'exposition de cet article-réclame ?

## Même le journal des Bertin !

Oui, même le vénérable *Journal des Débats* ne trouve pas grâce devant Fathma-Anastasia. Nous nous sommes plaints hier de cette dame fantaisiste qui avait ordonné à la douane de saisir tous les numéros de l'Œuvre du 3 mars au moment de leur entrée en Tunisie. Cette mesure ne nous visait pas seuls, car, le même jour, la gazette de feu Bertin était également saisie, pas définitivement, mais pour vingt-quatre heures seulement, ce qui est encore plus ridicule. Nous ne nous expliquons pas, en effet, pourquoi la lecture du même journal est dangereuse le jeudi, mais ne l'est plus le vendredi.

## On achète les vieux papiers

Il y a en France, comme chez nos voisins, une crise du papier. Elle est due à la diminution de la fabrication nationale et aux difficultés du fret, qui ne permettent pas d'importer en quantité suffisante le papier tout fait ou les matières premières qui le composent.

Pouvons-nous, au moins partiellement, remédier à cette situation ? Oui, si tout le monde veut bien consentir à s'y employer.

Pour fabriquer du papier, si curieux que cela paraisse, il faut surtout... des vieux papiers. Ils y entrent dans la proportion de 35 pour cent. Malheureusement, les vieux papiers n'ont, jusqu'à présent, intéressé que les chiffonniers. Jamais un ménagère ne s'est dit, en jetant au feu journaux, catalogues, sacs d'épicerie ou enveloppes d'emballage, qu'elle gaspillait une petite fortune et qu'elle contribuait à appauvrir la France. Car vous pensez bien que nous sommes obligés d'implorer l'étranger pour obtenir le papier qui nous est indispensable, et qu'on ne nous l'accorde que contre paiement en or, à des prix scandaleusement élevés.

S'inspirant de toutes ces considérations, le groupement des intérêts économiques de la presse vient de prendre une louable initiative : celle de faire ramasser, dans la France entière et non seulement dans le département de la Seine, tous les vieux papiers disponibles. Il les achètera à raison de 20 centimes le kilo... Que nos lectrices gardent donc précieusement, désormais, leurs vieux papiers : ce faisant, elles accompliront un acte patriotique, en même temps qu'elles réaliseront un petit bénéfice.

Mais ce n'est pas seulement à nos vaillants ménagères de France qu'il appartient de collaborer à cette œuvre. M. Clémental, ministre du commerce, semble l'avoir compris, qui, au cours de la visite que lui fit la commission du Groupement des Intérêts économiques, s'engagea à faire faire dans les ministères la plus rigoureuse épargne de papier.

Dorénavant, promet le ministre, les lettres officielles seraient rédigées sur feuille simple et non sur feuille double. Les enveloppes ne seraient plus employées que dans les cas strictement indispensables, et l'on pourrait de la sorte réaliser une considérable économie. Si les journaux, de leur côté, restreignaient davantage encore leur consommation, la crise serait conjurée.

D'accord. Mais il y a dans les ministères, et M. Clémental ne l'ignore pas, des mines inépuisables de vieux papiers, des montagnes de dossiers, pièces, fiches, circulaires, registres, répertoires, chemises, etc., que personne ne consulte et ne consultera jamais, qui ne servent absolument à rien et qu'on pourrait bien « bazarder » une fois pour toutes, pour la plus grande joie des expéditionnaires et des rédacteurs.

Cela en ferait, du bon papier, du papier utile, du papier précieux. Et, à quatre sous le kilo, la vente, indubitablement, rapporterait à l'Etat de quoi acheter pour le moins une cinquantaine d'aéroplanes !

Et puis, — et ce sera peut-être pour tous le bénéfice le plus net — de ne plus avoir tant de paperasses autour de lui, M. Lebureau prendra l'habitude de s'en passer...

## Le prince héritier de Serbie sera aujourd'hui notre hôte

Un jeune homme de vingt-sept ans, héritier d'un trône immense et présentement pauvre comme un troubadour, avec une âme de grand soldat et des yeux de poète, un profil aigu de conquérant et un langage de rêveur, voilà comment nous apparaît le prince Alexandre de Serbie, lorsqu'il vint à Paris en 1912, avant la première guerre balkanique.

Chef de l'armée serbe, il a fourni, contre un envahisseur formidablement organisé, la plus héroïque et la plus glorieuse des retraites, arrachant tous ses soldats au désastre et à la maladie, bataillant à la tête de ses régiments, veillant au chevet de ses blessés, tour à tour guerrier et médecin, admirable expression de la plus royale des noblesses. Il n'a défait son ceinturon et reposé son épée que lorsque ses troupes entières, par un prodige de tactique, eurent atteint le havre sauveur. Et maintenant, le jeune vainqueur de Kumanovo, de Pillep et de Kutschana, momentanément affaibli, mais non vaincu, va, de capitale alliée en capitale alliée, mettre au point l'offensive proche de son armée reconstituée, prêt à recommencer la lutte quand et où il faudra, apôtre du Droit et pèlerin de la Patrie.

Nous irons tous, aujourd'hui, le recevoir à la gare de Lyon, où il arrivera à trois heures de l'après-midi. Nos acclamations lui montreront à quel point nous l'aimons et l'admirons. Et que l'écho de cet accueil enthousiaste arrive, par-delà les mers, jusqu'au vieux roi Pierre, qui soigne à Aidipos les blessures de son vieux corps et les meurtrissures de son pauvre cœur royal — et que nous aurions tant voulu associer dans notre chaleureuse ovation.

## Réception à l'Hôtel-de-Ville

Le Conseil municipal de Paris recevra après-demain jeudi, à 4 heures, en séance solennelle, le prince Alexandre de Serbie. Le président de la République assistera à cette réception. La salle des séances sera aménagée tout spécialement pour la circonstance.



— Tout va bien !

# "L'Œuvre" Économique

## La meilleure nourriture pour la moindre dépense

La vie, déjà coûteuse avant la guerre, est devenue davantage...  
De la vie, l'importante partie est celle que l'on traite dédaigneusement de « pot au feu », que les beaux esprits méprisent (tout en profitant de notre science de la cuisine et des petits plats, qui soutiennent nos forces et forge les muscles des générations qui grandissent...  
Le problème actuel se pose donc ainsi : la meilleure nourriture pour la moindre dépense.

Celle colle, dont la formule n'est pas dans l'algèbre, c'est la guerre qui nous la pose.  
La solution ? Il faut la demander aux femmes intelligentes et pot-au-feu qui « savent faire ».

Et d'abord, qu'est-ce cette meilleure nourriture ? Non la plus fine, la plus délicate, la plus recherchée. Celle-ci, avant la guerre, comme pendant, comme après, se trouve toujours avec de l'argent.

Nous nous préoccupons ici d'une nourriture saine, abondante, renfermant tous les éléments nécessaires à la croissance des enfants, au développement de nos jeunes gens et répondant aux bourses les plus modestes. Nous avons donc glané, de famille en famille, dans celles où les petits poussent droits comme de robustes arbrisseaux, où l'on travaille ferme sans fatigue, parce que la machine humaine y est quotidiennement ravitaillée avec sagesse et abondance, et nous dirons ce que nous avons vu et entendu.

Voici une famille composée de la mère, cinq grandes fillettes et deux garçons. Le gain du père manquant, il a fallu se restreindre et satisfaire cependant au bon appétit qu'on a de sept à dix-huit ans.

Le budget de la table ne peut dépasser trois cents francs.

Croyez-vous, dit la charmante maîtresse de maison, qu'en janvier j'ai fait 1 fr. 80 d'économie sur mes trois cents francs ?

— Ah bah ! contez-moi ça...  
— Nous sommes neuf personnes à nourrir, car j'ai conservé une domestique.

— A salaire de guerre, naturellement ?  
— Non, quarante-cinq francs comme avant. J'ai dû me priver de la femme de chambre et de la bonne d'enfants, mais j'ai conservé ma brave cuisinière : cuisine bien faite est déjà une économie. Quant à diminuer ses gages, pourquoi ? A-t-elle diminué son travail ? N'est-ce pas un calcul malpropre et mesquin que cette manie des maîtresses de maison de mon monde qui essaient de se faire servir à des gages de famine ? C'est une des formes de l'exploitation de la femme.

« Et vous savez mes théories là-dessus... C'est la plus grande injustice de notre siècle. Si, avec la guerre, la vie est devenue plus difficile pour moi, ne l'est-elle pas aussi pour ma domestique qui soutient de son gain sa famille ? En ce moment, c'est une pose malsaine que de dire en plein salon où l'on sirote le thé et grignote des gâteaux : « J'ai diminué le mois de ma femme de chambre... J'ai déclaré à ma cuisinière que je ne lui donnerais plus que la moitié de ses gages... » Donc, en ce moment, je fais moi-même le travail des deux do-

mestiques dont j'ai dû me séparer et qui ont trouvé un emploi ailleurs, mais je continue à donner quarante-cinq francs à celle que j'ai gardée. »

Tandis que mon amie parlait, je faisais un calcul : 298 fr. 20 divisés par 9 égalent 33 fr. 13 centimes.

— La nourriture de chacun de vos vôtres vous est donc revenue à 33 fr. 13 centimes ce dernier mois ! C'est merveilleux ! Comment faites-vous ?  
— Oh ! le compte est vite fait. Chez le boulanger, c'est régulier : 120 kilos à 45 centimes, soit 54 francs.

— Il reste, sur vos 300 francs, 245 fr. pour vos menus. Je suis impatiente de savoir...  
— Nos menus, bon marché et copieux, sont à base de... pâtes et de viande de cheval.

— Du cheval ? Quel horreur !  
— N'en médisez pas ; il me sauve et sauve bien d'autres familles plus modestes que la mienne.

— Mais la « frigo » ?  
— Pas encore essayée. Donc ma boucherie hippique se chiffre, en janvier, par 47 fr. 80 centimes. Grillade, 1 fr. 40 la livre ; foie, 0 fr. 80 ; pot-au-feu, 0 fr. 80 ; « bourguignon », 1 franc... Deux livres par plat suffisent parce que ni os ni réjouissance : un des avantages de l'hippochagie sur la boucherie.

Au point de vue hygiène, parfait ; et, bien préparée, cette viande, de bonne qualité, est excellente. Ces 47 fr. 80 représentent donc, en un mois, 6 biftecks, 6 fois le pot-au-feu, 6 sautés de foie, 6 daubes ou bourguignons. Soit 24 copieux plats de viande pour 9 personnes. Je varie en remplaçant l'un ou l'autre par des hachis en croquettes de pommes de terre ou en gâteaux parmentier au gratin, par des saucisses, hippiques également, cuites dans la soupe de légumes. Je ne vous parle pas des pieds de mouton, gras-double de bœuf, langues de mouton, qui constituent des mets très divers et point chers. Mais je ne veux point vous faire un cours de cuisine.

— Arrivons à la seconde base : les pâtes.  
— Pâtes, riz, légumes et fruits secs, j'en consomme 20 francs par mois. Macaronis ou nouilles font un plat pour 63 centimes ; ils me coûtent 1 fr. 05 centimes le kilo et j'en mets par repas six à sept cents grammes.

— Mais l'assaisonnement est cher. Le beurre ?...  
— Remplacé par une bonne béchamel. Sinon, comment ferai-je ? Le beurre vaut 4 fr. 50 à 5 francs le kilo et il m'en faut trop. Le fromage râpé ne s'y ajoute que les jours de luxe, soit 0 fr. 75 centimes, et encore est-ce juste. L'assaisonnement le plus avantageux est un bon coulis de tomates préparé avec la pâte concentrée de tomates que l'on trouve dans tous les magasins de produits italiens. Avec 55 centimes, on en a suffisamment pour trois repas.

« Le riz remplace les pommes de terre pour accompagner les plats de viande en sauce ou au jus. Il vaut 40 centimes en bonne qualité moyenne. Il nous donne un plat suffisant avec 750 grammes, soit 0 fr. 60 centimes. Nous trouvons aussi de délicieuses petites lentilles d'Auvergne à 50 centimes la livre. Le plat de 750 grammes revient à 0 fr. 75 centimes.

— Ainsi, en ce commencement d'année, vous n'avez subi aucune privation ?  
— Vous vous trompez. Mais elles furent faciles à supporter et nos santés n'en ont nullement souffert : abstention complète de beurre, de fromage, d'œufs,

de pois cassés, de poissons. A cause des quantités qui me sont nécessaires, les prix devenaient inabordable. Si dans un petit ménage on peut se permettre deux ou quatre œufs à 0 fr. 25 centimes pièce, moi je recule devant une omelette de trois francs, car il me la faut au moins de 12 œufs pour contenter mes jeunes ogres.

« Quant aux légumes verts, ne gémissons pas encore. Nous avons eu sans cesse des salades pour cuire à 0 fr. 25 la livre, de la mâche, des endives au même prix, des choux de Bruxelles à 0 fr. 30 le litre, voire des épinards à 0 fr. 20. Souhaitons que cela continue. Si les gros choux furent chers, il a été facile de les remplacer. Le prix des légumes du pot-au-feu ne fut pas plus exagéré que les hivers précédents.

« Et les pommes ? Ah ! ma chère ! que de marmelades, de purées, de compotes, de pommes au four ont régalé mes gourmands ! A 0 fr. 05 la livre comme on a pu les salafaire ! Puis sont venues les oranges... A ce propos, j'ai fait de l'exquise « dundee », une vraie provision pour les mois de printemps où la disette se fait le plus sentir...  
— Au printemps ?

— Remarquez combien mars et avril sont pauvres en légumes et en fruits ; ceux de l'hiver sont partis, ceux de l'été non encore venus. Ne parlons pas des primeurs trop coûteuses. L'humble pomme de terre elle-même chôme : la vieille n'est plus bonne, la nouvelle n'est point pour notre budget.

— La confiture est un aliment parfait ; mais le prix du sucre ?  
— Malgré cette hausse, la confiture faite chez soi est toujours avantageuse, quand le fruit est d'un prix raisonnable. Ainsi, avec 5 kilos de sucre et 36 oranges, soit une dépense de 7 fr. 80, on obtient 8 kilos de confiture. Un seul inconvénient de cette marmelade, ajoute mon amie en riant, c'est que, si elle est tonique, elle augmente aussi l'appétit, et je vous assure que mes enfants n'en ont pas besoin !... Mais voici l'heure du thé, nous allons goûter ensemble à ma « dundee ».

Ainsi lui fait, et j'emportai en plus la recette...  
M. Comolet-Sûe

Les tarifs douaniers, l'industrie et l'État

On a dit et répété à satiété que le charbon est le pain de l'industrie ; nous pourrions dire avec non moins de justesse — et pour employer, à notre tour, une expression imagée, là où elle n'ont pas grand-chose à faire, — que la matière première en est la viande.  
Encore l'homme peut-il se passer de viande, les végétariens en sont la preuve vivante. Tandis que l'industrie ne saurait se passer de matière première. Que cette matière première coûte au delà d'un certain prix, l'industrie s'anémie ; que son prix devienne exorbitant, l'industrie succombe, faute de pouvoir s'alimenter.

Tel est, actuellement plus que jamais, le résultat lamentable de nos tarifs douaniers, appelé à s'aggraver encore si l'on ne se décide pas bientôt à en suspendre, au moins momentanément, l'application.

Prenons, par exemple, les tubes sans soudure : tandis que l'on peut les obtenir, de provenance américaine, sur le

marché anglais, à des prix variant entre 80 et 100 francs les 100 kilos, en France on n'en trouve, et moins couramment, qu'entre 200 et 400 francs les 100 kilos.

Pourquoi un écart aussi considérable ? Parce que notre industrie est protégée par nos tarifs douaniers ! Mieux vaudrait qu'elle le fût moins ; que cette protection ne se traduisit pas par une majoration du prix des tubes variant de 400 0/0 au double, par rapport aux prix pratiqués avant la guerre. Ajoutez à cela que beaucoup des usines que les tarifs douaniers sont censés protéger n'existent, en fait, malheureusement plus.

Mais alors, pourquoi, dans cette barrière néfaste, protectrice à rebours, ne pas pratiquer, provisoirement, de larges brèches, par où pénétreraient librement des produits que ceux qui en ont besoin doivent acheter à des prix excessifs, sans qu'ils puissent éviter de les subir, faute de pouvoir s'approvisionner sur les marchés étrangers ?

Ce maintien des tarifs douaniers présentement ruineux, qui paraît inexplicable, s'explique cependant.

Il y a, en France, deux grands organismes métallurgiques bien distincts, représentés : l'un, par le Comité des Forges, et qui comprend les métallurgistes proprement dits ; l'autre, par le Syndicat des Mécaniciens, Chaudronniers et Fondeurs, que préside M. J. Nicolaï.

Le premier, qui groupe de vastes entreprises auxquelles les fournitures de guerre procurent des bénéfices quasi incalculables, s'oppose, par toutes sortes d'arguments spécieux, à la suspension des tarifs douaniers, que réclame le second, représentant des industries modestes, ayant davantage un caractère privé, mais qui tout de même ont, elles aussi, le droit de vivre : à quoi il faudrait les aider, quand ce ne serait que parce que, si elles disparaissent, avec elles une partie de notre activité industrielle est annihilée. C'est là, justement, qu'elles en sont, ne pouvant renouveler leurs stocks et, faute de stocks, devant décliner les commandes.

Le Comité des Forges est tout-puissant ; c'est, pour l'État, un gros fournisseur à ménager. Evidemment, et l'on s'en aperçoit de reste ! Mais le premier droit de l'État (et même son devoir impérieux) n'est-il pas de se ménager lui-même et, en même temps, de ménager la collectivité tout entière ?

Or, à quoi revient la répercussion des tarifs douaniers, en ce qui concerne spécialement l'État, dans ses rapports de client à fournisseur avec le Comité des Forges ? A ceci, que la Guerre paie à des prix fantastiques les fournitures faites pour la défense nationale, prix qui s'abaissent, qui tendraient à se rapprocher peu à peu de la normale, si le tarif douanier était suspendu.

On commence à comprendre pourquoi le Comité des Forges en demande si énergiquement le maintien ! Mais l'on comprend de moins en moins que les pouvoirs publics, en qui s'incarne l'État, subissent aussi aveuglément des suggestions dont il est la première victime, et qu'il continue à donner le pas, sur l'intérêt général, à des intérêts particuliers, quelles que puissent être leur importance et la qualité des bénéficiaires.

François Lebon

Les petits propriétaires chez M. Viviani

La Ligue de défense des petits propriétaires a été reçue hier matin par le M. le ministre de la justice, auquel elle a exposé ses doléances touchant le projet de loi sur les loyers soumis à la Chambre.

## L'utilisation des officiers

Certes, pour faire la guerre victorieusement, il faut à ceux qui sont au front des muscles d'acier soutenus par une âme indomptable ; il faut tout cet ensemble que réalisent, pour la vénération du monde entier, nos admirables soldats. Mais il faut aussi des cerveaux. Si nos poilus ont dressé à la France un monument de gloire impérissable, c'est grâce à leur bravoure, à leur endurance, à leur vaillance, alliées au génie des chefs qui, à l'arrière, régissent et dirigent le grand drame. Pour exécuter, il faut du cœur et des bras ; mais pour préparer, il suffit d'avoir de la tête et de la science. Ils l'ont bien compris en Allemagne ; ils savent qu'en dépit de corps débiles, des cerveaux peuvent demeurer puissants. C'est ainsi que leur maréchal Haeseler, ce vieillard dont quatre-vingts hivers ont courbé la tête sans entamer l'intelligence, conduit l'attaque devant Verdun du siège d'une chaise à porteurs ! Si ses troupes ont subi un sanglant et effroyable échec, ce n'est pas à l'infériorité de sa tactique qu'il le doit, mais à l'héroïsme sans précédent de nos soldats, sur la valeur desquels sa suffisance bien teutonne s'était méprise. Donc, chez nos ennemis, on apprécie le cerveau à sa valeur et on sait l'utiliser. Chez nous, on en fait fi, et c'est une grave erreur.

On refuse d'employer les anciens officiers, s'ils ne sont pas en état de faire campagne. On éloigne des hommes dont beaucoup possèdent des aptitudes mentales et des connaissances techniques qui pourraient être utiles. On se contente — plaisanterie qui serait mieux à sa place dans un vaudeville — de leur offrir les engagements spéciaux... comme sergents !

Il y a une circulaire stipulant que, si les anciens sous-officiers peuvent contracter un engagement avec leur grade, les anciens officiers, par contre, ne peuvent s'engager que comme sergents ! De sorte que, si un colonel et un adjudant s'engagent le même jour, le colonel sera nommé sergent et passera sous les ordres de l'autre qui restera adjudant ! C'est évidemment d'un humour irrésistible, mais en ce moment nous avons mieux à faire qu'à rire.

Il existe un projet Noulens pour la meilleure utilisation des cadres. Il faudrait le compléter en autorisant l'armée à accepter, quand ils seraient jugés intéressants, les engagements des anciens officiers, avec leur grade, même si ceux-ci sont incapables de faire campagne. Il ne manque pas d'emplois sédentaires où ils pourraient rendre service au pays, et on n'a pas le droit de priver celui-ci, par une règle étroite dont le principe est discutable, des bonnes volontés qui ne demandent qu'à le servir.

Mortimer-Mégret

Réponses

M. 3, Paris. — Oui, dans deux mois. Lasloutet. — Adressez-vous au service des remotes.

Paul Robert. — 1° Oui, tant que vous n'aurez pas retrouvé votre capacité de travail. 2° Votre absence de papiers est absolument irrégulière, demandez à votre recrutement un livret militaire. Voyez le recrutement central de la Seine, rue Saint-Dominique.

M. M., 17. — Vous êtes réformé pour un an.

Léon Coiffard. — Vous passerez certainement en conseil de guerre. Présentez-vous à la gendarmerie immédiatement ; vos juges vous tiendront compte de votre empressement à réparer votre faute.

H. F., 12. — Un an.

Un lecteur rhodanien. — 1° Oui, le 12 avril 1916. 2° Non. Aucune indemnité.

FEUILLETON DE L'ŒUVRE du mardi 21 mars 1916

15

## Les Mystères de Corneville

OU L'ESPION MALGRÉ LUI

Roman inédit

PAR JEAN DRAULT

PREMIÈRE PARTIE

LES SECRETS DU DEUXIÈME BUREAU

II

RADINGOIS ET BERLINGOT

On a commencé à se lier à partir de l'affaire des escargots. Puis, je l'ai perdu de vue deux mois. Je l'ai revu rue Oberkampf, surmonté d'un chapeau haut de forme en tôle de zinc, avec ces mots peints en jaune : *Berlingot, tond les chiens, coupe les chats, met le vin en bouteilles et raccommode la faïence*. Il faisait claquer, avec ses deux mains, une grosse cisaille de jardinier, en récitant à tue-tête ce qu'il y avait sur son chapeau, afin que nul n'en ignore. Il a fait ce métier-là trois mois, puis il a disparu de nouveau. Un an après, j'étais de service, un soir, au café-conce du Colibri,

le beuglant le plus conséquent de Ménilmuche, et qui travaillait, le samedi, fallait voir comme !... C'était avant les cinémas. Je remarque, vers onze heures, après les tours de chant, comme qui dirait de l'effervescence dans le populaire. L'orchestre attaque la *Marseillaise* à en faire éclater son unique trombone et à en féter son piano. On amène sur la scène un vieux paravent. Et je vois entrer en scène un type flottant dans un queue-de-pie trop grand pour lui, à preuve que les basques lui battaient les mollets, et que les deux tubes d'étoffe de son grimant faisaient des spirales en vrille autour de ses jambes. Et je reconnais qui ? mon Berlingot, frénétiquement applaudi, et qui se met à allocutionner la société à peu près de cette façon : « Mesdames, Messieurs, je m'en vais avoir l'honneur d'incarner « devant vous quelques têtes couronnées, prises d'après nature dans mes « visites à chaque cour européenne, « avec autorisation spéciale de chaque « souverain par lettre autographe par « ticulière me réservant le monopole « de ces attractions artistiques, agré- « mentée d'un brevet légalisé par le « chambellan le plus intime de chaque « tête couronnée, et authentifiée par « un visa de monsieur le commissaire « de police du quartier. Je peux mon- « trer ces pièces à quiconque ; elles « sont dans ma malle, et ma malle est « en consigne à la gare du Nord ! Je « donne mes références ! Je commence « par le chef vénéré de l'État fran- « çais !... Monsieur le chef d'orchestre, « s'il vous plaît !... » Mon Berlingot disparaît derrière son paravent. Le trombone, la clarinette, les deux vio-

lons, le piano attaquent la *Marseillaise*. Et sort du paravent une tête maquillée, cartonnée, représentant un simili-Loubet, — c'était sous Loubet — sur un corps qui, toujours trop maigre, flottait dans un queue-de-pie toujours trop grand, avec le plastron barré d'un ruban rouge. Le ruban aidait à la ressemblance, mais la transformation avait été si rapide, qu'on ne pouvait tout de même pas demander un signolage impeccable. J'ai applaudi, moi tout le premier.

« Après avoir comparu devant le public sous l'aspect de Loubet, Berlingot, y a comparu sous l'aspect du tsar, d'Edouard VII, de François-Joseph et de l'Empereur de Chine. Pour celui-là, je crois que c'était un peu fait de chic, d'autant plus que Berlingot a cru devoir corser la ressemblance en dansant un pas chinois qu'il a intitulé une danse sacrée et qui était plutôt, nom d'une pipe, une sa... tanée danse. Après les rois, Berlingot a fait la tête des compositeurs célèbres, y compris celle de ce fameux Wagner dont il a conduit une des œuvres à l'orchestre : *Ils sont dans les vignes les moineaux*. Je ne savais pas que c'était de Wagner. On apprend des choses, même au café-conce. Bref, je suis été féliciter Berlingot à la sortie des ar- tisses, et je lui ai dit :

« Ah ! ça ! Combien donc que l'exercice de métiers, sur la culotte de la terre ?

« — Jamais plus d'un à la fois, qu'il m'a dit.

« — Celui de ce soir est artistique et distingué ! Ça doit le rapporter !

« — Une thune par jour. Mais y a les

frais de cartonnage, de colle, de poil de bique pour les perruques et la barbe. C'est moi que je fais tout par moi-même !

« Notre conversation en resta de là, mon commandant. Ce n'est que cinq mois plus tard que je devais revoir Berlingot. Je venais d'être mis à la retraite comme sergent, ce qui m'ennuyait, vu que j'étais encore costaud. Je lui dis :

« — Ah ! que je voudrais bien être comme toi et avoir des métiers de re- change ! Moi, j'en avais qu'un ; on m'enlève. Et me v'là comme une poule qui a perdu ses poussins. L'embêtant, c'est que, quand je vois un rassemblement, c'est plus fort que moi. Je crie : « Circulez ! » On me demande de quoi je me mêle. A part ça, tu te fais tous les jours des têtes célèbres en carton-pâte ?

« — Non, qu'il m'a fait. Je suis dans une autre partie.

« — Tu te serais pas remis, des fois, à crier les salades ?

« — Non ! j'suis agent de police !

« — Toi ?... De la Secrète, alors ? m'écriai-je, frappé de stupidité. Tu entres dans la police quand c'est que j'en sors !... C'est toi, maintenant, que t'aurais le droit de me f... dedans ?... Ce que c'est que la vie !

« Berlingot s'a tordu. Quand il se tord, il est tout en bouche. Autrement dit, on voit s'ouvrir un grand four dans sa petite tête qui se fend en deux, kif-kif une figure de *ligator*, vous savez bien, cet animal du Jardin des Plantes qu'a une pancarte sur quoi qu'il y a imprimé : *Vaurien*.

« — Saurien ! rectifia machinalement le commandant Fontan qui subissait ce long récit avec une résignation exem- plaire, les yeux perdus dans un rêve,

très loin, apparemment, de Berlingot et même de Radingois.

— Saurien si vous voulez, mon commandant. Bref, Berlingot m'a expliqué qu'à un temps où il était dans les « Joyeux », il avait été brosseur d'un officier alsacien, le colonel Fieldknecht, auquel il s'était attaché, vu que ce colonel s'était conduit avec lui comme un vrai père. Le colonel Fieldknecht s'était fourré plus tard dans le contre-espionnage. Il venait de se faire arc-pincer par les Boches, pour être allé regarder de trop près les forêts d'Ulm, déguisé en touriste suisse. Les journaux de 1904 en ont parlé. Berlingot s'était fourré dans le ciboulot d'aller tirer d'affaire son vieux colonel. Il ne savait pas parler boche, mais il savait changer de tête. C'est la base de l'espionnage et du contre... Le deuxième bureau l'avait embauché pour tenter de faire évader le colonel Fieldknecht qui était à Glatz, « une fichue forteresse, allez ! Et Berlingot m'a dit : « Si tu veux ! je te fais em- « baucher aussi. Un ancien sergent, ça ne « fera pas de difficulté, et ils ont besoin « d'hommes, au deuxième bureau ». J'ai accepté. J'ai été embauché tout de suite, vu que je parle l'allemand par ma mère, étant fils d'Alsacienne. Avec Berlingot, on a bel et bien réussi à tirer le colonel de sa forteresse. Un bon début qui nous a fait bien noter !... Et je vais vous raconter comment qu'on s'y est pris !

— Ah ! non ! fit soudain le commandant, sortant de sa rêverie. Je connais ça, aussi bien que je connaissais tout ce que tu viens de me raconter !

(La suite à demain.)

# DERNIÈRES NOUVELLES

## En Hollande

Le gouvernement des Pays-Bas va-t-il enregistrer avec humilité le nouvel affront que les sous-marins allemands viennent d'infliger à son pavillon ?

C'est infiniment probable. Non que la Hollande ne ressente amèrement l'insulte qui lui est faite par un voisin barbare. Mais la géographie lui a assigné, sur la carte d'Europe, une place si périlleuse qu'on serait presque tenté d'excuser par avance sa prudence et sa résignation.

Elle n'a vraisemblablement pas fini de souffrir, la pauvre Hollande, de la guerre sous-marine allemande persiste et se développe.

Le but du gouvernement germanique est assez clair : il veut, en supprimant le plus grand nombre possible de navires neutres, empêcher les Alliés de profiter de ce dont le blocus le prive lui-même. Or, les Pays-Bas sont la seule puissance dont il ne redoute pas, pour les raisons que nous indiquons plus haut, l'entrée en guerre. Donc, il s'attaque aux Pays-Bas. Des conversations diplomatiques, même un peu vives, des promesses d'indemnités, même un peu fortes, qu'est-ce que cela peut coûter aux Allemands ? Ils coulent des bateaux, tuent des innocents, terrorisent le monde sans aucun danger pour eux. Ils n'en demandent pas davantage...

Plaignons la Hollande, sans chercher à l'influencer. Comme l'écrivit le Daily Graphic, c'est à elle seule qu'il appartient de décider si elle doit affronter les risques que court toute nation lorsqu'elle veut assurer le respect de ses droits.

C. O.

## Quatre hydravions allemands survolant l'Angleterre

atteignent 20 hommes, 6 femmes, 14 enfants

Le ministère anglais de la guerre a communiqué, dans la nuit de dimanche à lundi, la note suivante :

« Quatre hydravions allemands ont survolé aujourd'hui la partie est du comté de Kent. Les deux premiers ont apparu au-dessus de Dover, l'un à une heure cinquante-sept, l'autre à deux heures de l'après-midi, volant à environ cinq ou six mille pieds. Le premier a jeté six bombes dans la rade, puis il est reparti vers le nord-ouest, lançant cinq bombes sur la ville. L'autre assaillant, après avoir passé au-dessus de Dover, est apparu, à deux heures treize de l'après-midi, à Deal, où il a jeté plusieurs bombes.

Les deux derniers avions sont apparus au-dessus de Ramsgate à deux heures dix de l'après-midi ; ils ont lancé plusieurs bombes sur la ville ; l'un d'eux s'est dirigé vers l'ouest, l'autre vers le nord, poursuivi par un avion anglais.

On dit qu'une bombe aurait été lancée sur Margate. La deuxième machine est apparue à deux heures dix au-dessus de Westgate où plusieurs de nos avions sont partis à sa poursuite. Aucune bombe n'a été lancée sur Westgate.

Les pertes connues jusqu'ici sont de trois hommes, une femme et cinq enfants tués ; dix-sept hommes, cinq femmes et neuf enfants blessés.

L'officier aviateur Bone, occupant seul un hydravion, est allé à la poursuite d'un hydravion allemand jusqu'à trente milles en mer. Il a forcé l'ennemi à descendre après un quart d'heure de combat. La machine allemande était criblée de balles et son occupant avait été tué.

Londres, 20 mars. — Le nombre des personnes tuées par les projectiles des quatre hydravions qui ont effectué un raid hier sur le comté de Kent est maintenant de 11, à savoir : 6 à Ramsgate et 5 à Dover. Six de ces victimes étaient des enfants qui se rendaient à l'école du dimanche.

## La guerre en Albanie

### Les Italiens attendent l'ennemi

Malte, 20 mars. — Des voyageurs arrivés de Valona rapportent que cette place a été rendue impenable.

Cependant, les Italiens, qui ne veulent rien laisser au hasard, continuent à créer de nouveaux ouvrages de défense.

Les avions autrichiens font des visites nombreuses et audacieuses, mais les Italiens les repoussent invariablement.

L'attaque qui pourrait se produire est attendue avec confiance. Les Italiens, toutefois, ne croient pas que les Autrichiens attaqueront la ville.

Les Autrichiens ont semé, dans l'Adriatique, des mines que draguent constamment les navires anglo-franco-italiens.

De leur côté, les sous-marins alliés se montrent très actifs, en dépit des pertes subies.

## Un avion allemand

### atterrit en Hollande

Amsterdam, 20 mars. — Le Maasvloed apprend qu'un avion allemand venant de Coblenz et portant les marques B2 1.069/15 est descendu hier à Herpt (Gelderland). Les deux aviateurs qui l'occupaient essayèrent de repartir aussitôt après avoir atterri, mais les soldats hollandais secondés par des civils les en empêchèrent. Ils ont été internés à La Haye. L'appareil allemand est intact.

## La bataille de Verdun

### Le général Haig félicite nos troupes

Le général commandant en chef a reçu du général commandant en chef des forces britanniques en France le message suivant :

L'armée britannique déplore les pertes subies par les nobles troupes françaises dans la grande bataille qui fait toujours rage, mais elle tient à vous exprimer toute l'admiration qu'elle ressent pour les exploits héroïques de l'armée française autour de Verdun, où l'Allemagne brise en vain ses forces contre les indomptables soldats de la France.

Signé : HAIG.

En réponse à ce message, le général en chef a répondu :

L'armée française remercie l'armée britannique des sentiments de profonde sympathie qu'elle veut bien lui témoigner pendant que se livre la grande bataille de Verdun. Dans la lutte ardente qu'elle soutient, l'armée française sait qu'elle obtiendra des résultats dont bénéficieront tous les Alliés et elle sait aussi que, lorsque récemment il a été fait appel à la camaraderie de l'armée britannique, celle-ci a répondu en offrant son concours le plus complet et le plus rapide.

Signé : JOFFE.

### Le « Journal de Genève » raisonne

Genève, 20 mars. — L'éminent critique militaire du Journal de Genève écrit que, pour l'Allemagne, tout est à refaire, tout est à recommencer. « La guerre, dit-il, reprend comme à ses débuts. Le problème est, pour l'Allemagne, exactement le même. Auquel des deux adversaires de l'Ouest ou de l'Est convient-il de décider la paix en premier lieu ? A l'adversaire de l'Ouest, a répondu la bataille de Verdun. Or, si les apparences ne sont pas trompeuses, la bataille est perdue. Le problème n'a donc pas été résolu. »

### Et la « Gazette de Cologne » déraisonne

Berne, 20 mars. — La Gazette de Cologne compare l'action contre Verdun à l'action contre Sébastopol. « Mais, dit-elle, l'opération contre Verdun est beaucoup plus difficile, beaucoup plus longue, parce que les défenses formidables de Verdun ne permettent qu'une avance pas à pas. Le succès stratégique obtenu est que l'armée française est forcée à une stricte défensive. »

### Mais l'« Hirlap » se borne à l'idiotie

« Verdun, dit le journal de Budapest, est près de se rendre ; l'armée-major française cherche à se retirer sur la ligne Belfort-Epinal-Toul-Bar-le-Duc, étant donné que ses réserves n'arriveront plus. Kitchener a nettement refusé d'envoyer des troupes. Une fois Verdun cerné par les troupes allemandes, cette place n'arrêtera plus beaucoup l'avance de nos alliés sur Paris. »

## LA GUERRE SOUS-MARINE

### La Hollande agira-t-elle ?

Amsterdam, 20 mars. — Le Nieuws Van den Dag apprend que le gouvernement néerlandais a envoyé au gouvernement allemand une note très énergique relative à l'incident du Tubantia.

Londres, 20 mars. — Le Daily Telegraph demande si la Hollande peut voir sans protester les attentats prémédités tendant à couper ses relations avec les Indes néerlandaises et lui infligeant des pertes aussi considérables. La Hollande doit se rappeler qu'elle a dans ses ports une quarantaine de navires allemands, donc plus que n'en avait le Portugal.

### Les Compagnies suspendent le service

Amsterdam, 20 mars. — Le Handelsblad apprend que les compagnies de navigation Nederland et Rotterdamse Lloyd envisagent sérieusement l'arrêt du service des passagers et des marchandises, jusqu'à ce que les intentions allemandes soient mieux définies.

Le Prins-der-Nederland-Tambora, arrivant de Java, a reçu l'ordre d'attendre des instructions à Palmouth.

[On voit que les compagnies de navigation hollandaises se rendent compte des dangers dont l'œuvre a parlé en signalant celui des indications si imprudemment publiées sur les mouvements des navires.]

### La série continue

Londres, 20 mars. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais Port-Dalhousie a coulé. Sept hommes de l'équipage ont été débarqués. Le reste a disparu.

Le vapeur norvégien Langeli a coulé. Il y a seize survivants et un tué.

Londres, 20 mars. — Le Lloyd annonce que le vapeur danois Skodsborg a coulé.

Dix-sept personnes ont été sauvées ; trois hommes d'équipage manquent.

### Le bilan des pirates

Amsterdam, 20 mars. — Une dépêche de Berlin, de source autorisée, annonce que, du 1<sup>er</sup> au 18 mars, 19 navires ennemis jaugant au total 40.000 tonnes ont été coulés.

### Communiqués anglais

#### Front britannique occidental

Londres, 19 mars, 21 h. — Hier samedi, l'ennemi, après avoir fait éclater des mines, a repris trois entonnoirs à la redoute Hohenzollern.

Aujourd'hui, l'artillerie a manifesté de l'activité près d'Arras, d'Armentières et de Wilschaef.

Il y a eu de nombreux combats aériens ; un appareil ennemi a été descendu près de Radinghem. Tous les appareils britanniques sont revenus. Vigoureusement attaqués, ils ont repoussé leurs adversaires, dont ils ont endommagé un appareil, le forçant à atterrir.

## Entre Grecs et Bulgares

### L'antagonisme prend des formes

Les dépêches d'Athènes assurent que le public et les journaux de tous les partis sont fortement irrités contre les Bulgares et elles signalent des faits qui portent à croire que le même sentiment n'est pas moins vif dans l'armée.

Ainsi les Bulgares arrêtèrent, il y a quelques jours, deux fantassins grecs qui s'étaient égarés sur leur territoire. Aussitôt que l'arrestation fut connue, le colonel du régiment donna l'ordre de marcher pour les délivrer. Or, dit la Parais, un enthousiasme indescriptible s'empara des hommes transportés d'allégresse à la seule pensée d'en venir aux mains avec l'ennemi séculaire.

Le Neon Asly, qui est pourtant un des officiers de M. Gounaris, fait observer que le retour fréquent d'incidents pareils indique clairement que les dispositions des Bulgares sont hostiles.

Pourquoi, demande le Kairi, la Grèce est-elle restée immobile ? Parce que les Allemands l'ont persuadée qu'ils sauraient protéger les Grecs des pays que les Bulgares occupent ou occuperaient. Cette promesse n'est pas tenue ; si les Allemands n'ont pas le loisir ou le moyen d'assagir leurs alliés, la Grèce devra faire elle-même le nécessaire.

Evidemment, ces symptômes ne signifient que ce qu'ils signifient : du mécontentement et même un mécontentement conditionnel qui ne demande peut-être qu'à s'apaiser. Mais enfin ils attestent une amélioration sujette à s'accroître, les événements aidant.

Athènes, 20 mars. — Le Nea Hellas apprend que les Bulgares qui avaient occupé provisoirement quelques villages grecs dont les Français les ont chassés ont emmené trente Grecs dont le sort est inconnu.

Les Bulgares ont commis dans ces parages de nombreux excès.

## Les intrigues allemandes A ATHÈNES

D'un bout à l'autre des Balkans, le canon de Verdun éveille de formidables échos. A Sofia, à Bucarest, à Athènes, peuples et gouvernements sentent que l'heure approche des comptes à rendre et des décisions suprêmes, et la fièvre se mêle aux inquiétudes. Mais tandis que les Roumains présentent les derniers préparatifs, que les Bulgares se replient sur eux-mêmes, comme une bête puante qui se voit entourée d'adversaires et ne sait par où débouchera le premier, Athènes voit ses hésitations grandir et s'accroître la confusion et les difficultés politiques où l'ont plongée les complaisances de certains de ses ministres pour les agents germaniques.

Les organes à la solde du baron de Schenk, pour pallier les effets désastreux du kronprinz échec des hordes jetées par le kronprinz à l'assaut de Verdun, couvrent d'insultes et d'outrages l'Entente et les armées alliées en Macédoine. Leurs excès de langage et leurs calomnies sont arrivés à un point tel qu'on peut se demander si les agents allemands à Athènes et leurs valets de presse ne cherchent pas, de propos délibéré, à créer des difficultés entre le cabinet Skouloudis et les puissances de l'Entente ? En même temps, la propagande allemande redouble d'intensité dans tout le pays, où pullulent les espions et les agents provocateurs, chargés de persuader à la population que, si elle souffre d'une cherté de la vie de jour en jour plus exorbitante, du manque de matières premières pour son commerce et son industrie, la faute en est aux Alliés.

Excitations et calomnies manquent, d'ailleurs, complètement leur but et ont pour seul résultat d'indisposer de plus en plus fortement l'opinion publique contre la politique officielle, dont il apparaît de plus en plus clairement aux yeux de l'immense majorité du pays qu'elle a conduit la Grèce dans une redoutable impasse où la nation risque de perdre, avec sa réputation et son honneur, sa fortune.

Le déficit budgétaire, aggravé formidablement par les charges de la mobilisation, qui enlève trois cent mille hommes au commerce, à l'industrie et à l'agriculture, est plus grave qu'il ne l'a jamais été. Le gouvernement, réduit aux expédients d'emprunter au jour le jour, par quelques millions à la fois, à toutes les institutions de crédit, ne sait où trouver les ressources nécessaires. Les réfugiés affluents de régions occupées par les Germano-Bulgares, misérables au dernier degré, dépourvus de tout, et leurs récits désespérés accroissent la colère populaire et les embarras du gouvernement.

De quelque côté qu'on l'examine — militairement, politiquement, financièrement — la situation où le pays a été mis par la lâcheté et l'aveuglement des partisans de la neutralité apparaît sans issue, et la vérité des prévisions de M. Venizelos se justifie cruellement.

L'arrivée en Macédoine de l'armée serbe reconstituée, l'angoisse bulgare dont les échos parviennent en Grèce par mille voies différentes, la certitude aujourd'hui absolue que la neutralité roumaine n'est plus qu'un mot de prudence diplomatique, une voile légère prêt à tomber au premier choc opportun, les désastres d'Asie où s'effondre la puissance militaire ottomane, sont pour l'opinion grecque autant de sujets de réflexions amères, de préoccupations pour un avenir que l'on entrevoit moins glorieux et moins profitable qu'il serait pu l'être.

C'est en vain que les agents allemands font annoncer, par des éditions spéciales de leurs feuilles immondes, la prise de Verdun, la capitulation des armées françaises et l'arrivée de Mackensen et de ses légions dans les Balkans. Athènes n'écoute plus, les derniers fidèles de l'Allemagne ont perdu de la foi et tout un peuple, autour d'un vainement désespéré et qui sent qu'il va falloir disparaître, réclame le retour au pouvoir de l'homme qui avait prévu ce qui arrive et qui seul, peut-être, pourrait réparer le mal fait par l'Allemagne, à la Grèce.

Henri Pozzi

## Les idées qui passent...

### Le prince Alexandre de Serbie

Au moment où le prince Alexandre de Serbie arrive à Paris pour conférer avec nos chefs militaires et diplomatiques, il est intéressant, afin de bien fixer le sens de cette visite, de lire les déclarations que fit le prince à un rédacteur de l'illustration :

Je sens, a-t-il dit, la nécessité de maintenir longtemps avec le chef de vos armées. Puisqu'il s'agit d'une nouvelle guerre balkanique à entreprendre, notre expérience des choses des Balkans pourra être utile au conseil des Alliés. On a trop ignoré ce qu'était véritablement la situation dans la péninsule, combien l'Autriche exerçait sur nous une tyrannie de tous les instants et quelle était la félonie bulgare. Il importe que, dans la nouvelle campagne, les erreurs du passé ne se renouvelent pas.

Les Débats rappellent l'attitude magnifique du prince héritier au cours de la retraite. Pourchassé par l'artillerie allemande, prise à revers par les Bulgares, soutenu avec une lâcheté faiblesse par les marges contingents franco-anglais, l'armée serbe évacua le territoire national, traversa l'Albanie et se réfugia, épuisée mais non abattue, sur les bords de l'Adriatique.

Quelle torture de chaque minute que cette retraite épique pour le jeune prince régent ! Mais c'est dans des circonstances comme celles-ci que s'affirme le caractère d'un homme. Le prince régent montra une énergie, un sang-froid, une ténacité et un esprit de prévoyance qui firent de cet exode en masse d'une armée et de groupes innombrables de réfugiés poursuivis sans relâche par les Austro-Allemands un exploit unique dans les fastes militaires. D'ailleurs, la force morale du prince Alexandre n'était pas moins grande politiquement que militairement. Alors que les cabinets de Vienne et de Berlin lui faisaient transmettre des propositions de paix séparée, alors que tout semblait à jamais perdu, il répondait : « La parole de la Serbie est engagée envers les Alliés. Nous n'avons qu'à vaincre ou à mourir avec honneur. »

La parole des Alliés, elle aussi, est engagée envers la Serbie, le roi Pierre et le prince Alexandre.

### Utilisation de nos burgraves

M. Maurice Barrès (ECHO de Paris) vient d'avoir une idée. Il ne suffit pas, dit-il, de combattre victorieusement l'ennemi. Il faut, par un ensemble de mesures d'ordre économique, que les Français civils accroissent les ressources de l'Etat ; que notre or, jusqu'au dernier louis, soit versé aux caisses publiques ; qu'un méthodique rationnement réfrène le gaspillage, etc.

Pour que ce mouvement puisse aboutir, il est nécessaire qu'il soit dirigé. Qui le dirigera ?

Savons-nous bien exactement de quelle manière nous devons régler notre vie quotidienne au point de vue économique ? Eh ! comment le saurons-nous si nul ne nous l'a dit ? Une idée ! Nous avons un très grand nombre de ministres, idées blanches et sages, parfois, ce me semble, sans travail ni emploi bien déterminés ; pourquoi l'un de ces Nestors ne prendrait-il pas la direction de cette éducation du pays ?

L'Angleterre vient de nous donner l'exemple en chargeant lord Crewe de la guerre économique. Tous les organes de documentation, d'étude et d'exécution existent, éparpillés dans nos divers ministères ; il faut simplement coordonner leurs efforts et leur donner une voix. Après vingt mois de guerre, il serait peut-être temps que la lutte économique fût dirigée en France, si c'est vrai qu'elle doit être tenue pour une annexe de la lutte militaire.

### Les Boches de Paris

On se rappelle l'amusant dessin de Poulbot représentant trois Boches dans leur tranchée. L'un d'eux lit une lettre et dit : « J'ai de bonnes nouvelles de papa... Il est toujours bien tranquille... à Paris. »

La couverture du Carnet de la Semaine nous montre un croquis spirituel, signé Augeli, où il est brodé sur le même thème. Trois Boches y figurent, mais en Bochie, cette fois, dans une brasserie munichoise. L'un d'eux est triste. Et ses camarades nous expliquent sa tristesse : « Il est tourmenté par l'idée des zeppelins... Toute sa famille est à Paris ! »

### M. et M<sup>me</sup> Ubu

M. Arthur Meyer (Gaulois) fait un récit qui nous montre Guillaume II et sa dignité épouse dans un décor médiéval, en des attitudes guerrières et théâtrales qui évoquent celles du Père Ubu et de Mme Ubu, la reine, sa moitié :

C'était quelques jours avant la déclaration de

la guerre. L'empereur Guillaume II donna rendez-vous à sa famille, à certains princes confédérés et grands dignitaires de l'Empire, au château de Kronberg. Ce fut, on le sait, le siège de l'ordre teutonique et c'est là qu'encre aujourd'hui est proclamé le roi de Prusse. Nous sommes en pleine féodalité. L'empereur, les membres de sa famille, les princes, les hauts fonctionnaires, ont revêtu les insignes de l'Ordre fameux. L'empereur, couronné en tête, prononce un discours. Quand il a terminé, l'empereur tire le glaive attaché à sa ceinture et pose le cri de guerre répété par tous les assistants. Quelques jours plus tard, les armées allemandes envahissent la Belgique et, violant sa neutralité, jettent le défi à toutes les nations.

### Un mot de couloirs

De la même gazette hebdomadaire, extrayons ce mot entendu dans les couloirs de la Chambre, la semaine dernière :

On parlait du remplacement éventuel de l'une de nos Excellences, fort souffrante depuis quelques jours.

— Qui donc, disait quelqu'un, recueillera son portefeuille ?

— Un vieux journaliste averti, souffla :

— M. de Freycinet, parbleu.

Le spirituel M. de Monzie, qui passait par là, avait entendu le pronostic. Il ajouta tout doucement :

— « Oh ! M. de Freycinet... Alors : debout les morts ! »

### Le boue des tranchées

Notre confrère François de Tesson, qui a été blessé et cité, nous donne dans l'Opinion ses impressions sur la boue des tranchées. « Cette guerre au teint terreux, écrit-il, nous rappelle sévèrement que la matière humaine n'est qu'argile... Leçon de modestie. »

On arrive à peu près propre du cantonnement de repos, les armes en bon état, le cœur dispos, et, à la faveur de l'obscurité, l'on s'engage dans les boyaux tortueux qui se dégradent, s'effritent, s'ébouillent par endroits au fur et à mesure que passent les compagnies. On enfonce dans le sol gras, on piétine, on perd l'équilibre et tout de même en s'aidant des coudes on se rattrape et l'on avance... Pendant des heures et des heures on chemine ainsi. Parfois, se produisent des arrêts brusques... la compagnie de tête a sans doute heurté un obstacle ! — et toutes les files sont obligées de stopper. Rien ne va plus. « Ben quoi ! dit l'un, c'est il qu'ils ont signé la paix ! » — « T'en fais pas, reprend l'autre, c'est un « Boche » qui s'est mis en travers. »

Et Tesson, après nous avoir dépeint l'impossibilité où sont les « bonhommes » de se débarrasser de la carapace jaunâtre qui les recouvre, conclut ainsi :

C'est pourquoi le spirituel et regretté Georges Latapie avait un jour écrit à son père : « Autre fois, les uniformes français ont fait le tour de la terre, mais à présent, c'est la terre qui fait le tour de nos uniformes ! »

## Le prince régent de Serbie A PARIS

Voici quel est le programme du séjour que va faire en France le prince régent de Serbie :

Mardi 21 mars :

0 heure, passage de la frontière. M. Poncet, commissaire spécial, prend la direction du service de sûreté. A 8 h. 16, arrêt à Dijon. Le préfet de la Côte-d'Or souhaite la bienvenue à S. A. R. de la part de M. le président de la République ; les colonels de Rieux et Fournier montent dans le train. Déjeuner dans le train. Arrivée à Paris à 2 heures. M. le président de la République est présent à la gare, ainsi que M. le président du Conseil. M. le ministre de la guerre et M. le ministre de la marine. Une compagnie d'honneur sous les ordres d'un colonel, avec drapeau et musique, rend les honneurs. M. le président présente la compagnie d'honneur au prince. M. le président accompagne le prince à l'Hôtel Continental ; M. le président du Conseil accompagne M. Pavitch ; M. le ministre de la guerre M. Jovanitch ; M. le ministre de la marine M. Venizitch. M. le président monte à l'appartement du prince et prend congé.

A 4 heures, le prince vient rendre une visite officielle à M. le président de la République.

A 8 heures, dîner intime à l'Elysée (part des personnes de la suite, dîner à l'Hôtel).

Mercredi 22 mars, à midi et demi, grand déjeuner à l'Elysée.

Jeudi 23 mars, à midi et demi, déjeuner à la légation de Serbie ; à 4 heures, visite à l'Hôtel de Ville.

## LES SPECTACLES

Ge soir :

COMEDIE-FRANCAISE. — 8 h. — Andromaque ; Les Deux bis de Pindare.  
OPERA. — Relâche.  
OPERA-COMIQUE. — Relâche.  
VAUDEVILLE. — 8 h. 30 — Cabiria.  
TH. SARAH-BERNHARDT. — Relâche.  
GITE. — 8 h. 30. — Coralie et Cie.  
GYMNASE. — Relâche.  
PALAIS-ROYAL. — Relâche.  
VARIETES. — 8 h. 30. — Le Dindon.  
PORTES-SAINT-MARTIN. — 7 h. 45. — La Femme nue.  
TH. REJANE. — Relâche.  
THEATRE ANTOINE. — Non.  
ATHENES. — 8 h. 30. — Le Coq en pâte.  
RENAISSANCE. — 8 h. 30. — Une Nuit de Noces.  
CHATELET. — Relâche.  
NOUVEAU-AMBIGU. — 8 h. 30. — Ma Tante d'Honflour.  
APOLLO. — 8 h. 30. — La Cocarde de Mimi Pinson.  
FRANCOIS-LOUIS. — Relâche.  
FOLIES-BERGERE. — 8 h. 30. — A la Parisienne !  
OLYMPIA. — 8 h. 30. — Spectacle varié.  
CONCERT MAYOL. — 8 h. 30. — Spectacle varié.  
MONCEY. — 8 h. — Si j'étais Roi.  
ALHAMBRA. — 8 h. 30. — Attractions.  
CLUNY. — 8 h. 30. — Cœur de Printemps.  
CAPUCINES. — 8 h. 15. — Paris aux Quinquets, revue.  
DEJAZET. — 8 h. 30. — Les Français de Rosalie.  
GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 30. — Le Cyclope ; la Maison dans la brume ; l'Homme qui fut aimé.  
SCALA. — 8 h. 30. — Hardi, les bleue !  
GROUX. — Relâche.  
ELDORADO. — 8 h. 15. — La Crevette.  
BO-TA-CLAN. — 8 h. 30. — Le Voyage de Corbillon.  
EUROPEEN. — 8 h. 30. — Pan ! sur les K. boches revue.  
GITE-ROCHOUART. LA PIE QUI CHANTE. TH. des Deux-Masques. CASINO DE PARIS et NOUVEAU-CIRQUE. — 8 h. 30. Attractions.  
OMNIA-PATHE. — Spectacle varié de 2 à 11 h.  
ARTISTIC-CINEMA PATHE. — 8 h. 30. — Matinée jeudi, dimanche, 2 h. 30.

Le gérant : ANTOINE KLEIN.

Imprimerie WELBOFF et ROCHE  
14-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.